

Société bourguignonne de Géographie et d'Histoire. Mémoires de la Société. 1898.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

# VIENNE EN 1779

d'après les

## MÉMOIRES INÉDITS DU COMTE D'ANTRAIQUES

CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA  
VILLE DE DIJON (1)

---

Les Mémoires du comte d'Antraigues, achetés par la Bibliothèque de la ville de Dijon en 1880, sont restés jusqu'à ce jour inédits. M. Pingaud, dans le livre qu'il a consacré au célèbre aventurier, en a signalé l'intérêt, mais, pressé d'étudier la carrière politique de son héros, il n'en a donné qu'un très court aperçu.

En attendant qu'un érudit dijonnais y applique ses loisirs, il nous a paru intéressant d'extraire de ces mémoires quelques pages dont l'attrait éveillera peut-être des curiosités qui chercheront ensuite à se satisfaire d'une façon plus complète auprès du manuscrit.

(1) Fonds d'Antraigues B, folios 57 et 86.



Après avoir visité la Grèce, la Turquie et l'Égypte, le comte d'Antraigues revint en France par l'Europe centrale; il traversa la Pologne déjà mutilée et, entré en Autriche, il écrivit à sa très équivoque amie, la princesse Ghika, deux lettres, datées, la première du 10, la seconde du 23 août 1779, où il lui communiquait ses impressions sur Vienne.

Ce sont ces lettres dont nous nous proposons de donner quelques extraits.

A peine arrivé à Vienne, d'Antraigues avait été mis par l'ambassadeur de France en relation avec tous les grands seigneurs du pays, c'est-à-dire avec « la plus fière et la plus ancienne, mais aussi la plus triste et la plus ennuyeuse noblesse de l'Europe ». « Je puis braver, écrit-il, tous les hobereaux de l'Europe et si l'étiquette allemande ne m'a pu faire expirer je ne dois redouter aucune cour du monde. »

Deux personnages surtout excitaient alors, à la cour d'Autriche, la curiosité des étrangers : le diplomate Kaunitz, qui passait pour un des premiers hommes d'État de l'Europe, et le feld-maréchal Laudon, le vainqueur de Kunersdorf et de Schweidnitz. D'Antraigues put approcher

de Kaunitz. « Vous sentez bien, dit-il, que je ne vous dirai rien de son caractère, mais que je puis vous peindre son extérieur. A soixante ans, avec une figure au-dessous du médiocre, il a le maintien d'un jeune fat et les recherches d'un Adonis, haut, vain dans son abord, voulant jouer l'important et l'homme froid, il ne sait ce que c'est qu'une révérence et salue à peu près comme le sultan; rempli de prétentions sur les objets les plus frivoles, il se croit le premier écuyer de l'empire et le plus agréable cavalier. On s'empresse à fomentier tous ses ridicules, on entoure sa pagode, on se prosterne, on l'encense et jusqu'à son maître tout le monde l'admire. Voilà ce qui frappe en lui au premier coup d'œil: on dit du reste qu'il a pour les affaires des talents sublimes, qu'il réunit à une grande prudence une conception aisée, qu'il est toujours au-dessus de son travail, non parce qu'il le néglige, mais parce qu'il a l'esprit clair et finit plus d'affaires en une heure que dix ministres ordinaires en dix ans. Voilà le bon et le mauvais côté de Kaunitz, le mauvais je l'ai vu, le bon je l'ai ouï dépeindre à tous ceux qui le connaissent. »

A ce piquant portrait on peut opposer l'éloge dithyrambique que d'Antraigues fait de Laudon qu'il ne put d'ailleurs voir: « Je demande à tout le monde le fameux Lauhdon, mais vainement; ce grand homme hait la cour, il aime à la servir,

mais non pas à l'habiter et en cela il se rend justice : pour la servir il ne faut que des vertus qu'il a, pour l'habiter il faut des vices dont il est exempt. On dit qu'il est le plus modeste de tous les hommes... Si vous m'entendez louer Lauhdon, ne croyez pas que j'aie changé de principes, je hais tout homme qui répand le sang humain, mais celui-ci réunit le courage à la bonté. »

Les idées philosophiques et antireligieuses de d'Antraigues ne devaient pas le disposer à l'indulgence envers les souverains, aussi s'est-il montré dur envers Joseph II et plus cruel encore envers Marie-Thérèse : « Je ne le crois, dit-il de l'empereur, rien de ce qu'il veut être ; je ne le crois ni un grand homme, ni un bon roi ; — c'est un prince affecté dans toutes ses actions et qui affiche la simplicité, comme le comte de Kaunitz les belles manières. C'est le singe du roi de Prusse et qui croit imiter un homme fameux parce qu'il couche tout nu, crache et mouche comme lui ; il hait les Français, il aime avec ardeur la guerre, dévoré d'ambition et mourant du désir d'annoncer à l'univers les vertus héroïques dont il s'imagine être doué. Il chérit le despotisme ; dur, violent, il ne souffre ni les obstacles ni les représentations... la multitude immense de troupes qu'il veut avoir sur pied l'oblige à fouler son peuple et à le violenter pour l'enrôler... l'empereur dédaigne les arts, en général il méprise tout ce

qui n'a pas rapport au militaire, c'est le seul objet dont il s'occupe. »

Il sortirait de notre dessein de critiquer le portrait paradoxal dont bien des traits cependant ne manquent pas d'exactitude. Qu'on nous permette simplement de rappeler que Joseph II est resté jusqu'à ce jour le prince le plus populaire de l'Autriche. Au mois de septembre de l'an dernier je passais la soirée dans un café concert de Vienne : au milieu d'une série de tableaux vivants on représenta Joseph II conduisant une charrue, et ce souvenir révééré fit éclater la salle en applaudissements.

Marie-Thérèse irritait l'incrédulité et le libertinage de notre voyageur. « On la dit bonne, avouait-il, charitable, aimant la paix et généreuse, mais d'une dévotion insupportable et qu'elle outre jusqu'à la plus extrême bigoterie ; elle passe sa vie dans les églises ou avec les prêtres, du moins donne-t-elle à ces deux objets tous les instants quelle n'emploie pas aux affaires de l'État dont elle s'occupe. Elle est comme tous les dévots d'une extrême intolérance et ne peut souffrir ni les intrigues d'amour ni les incrédules. Son inquisition pour préserver son peuple du péché est ridicule. On ne peut se promener dans les jardins dès que le soleil est couché. Les allées sont gardées par des soldats qui en écartent les amateurs et, comme l'amour aime l'obscurité et le mystère,

il se trouve fort mal de toutes ces entraves. Elle s'informe avec soin de la conduite de toutes les femmes et marque beaucoup de froideur à celles qu'on lui apprend avoir un cœur et s'en servir pour aimer. » Ne trouvez-vous pas à ce dernier couplet une saveur bien dix-huitième siècle et n'est-ce pas écrit comme Boucher, Watteau et Fragonard ont su dessiner.

La vanité de la noblesse autrichienne et l'ingénieux parti qu'en ont tiré ses maîtres, exercent enfin la verve satirique du comte d'Antraigues. « La cour de Vienne a un trésor tel que celui des papes, rempli de rien et qui a la propriété d'attirer l'argent de tous les nobles. Le trésor des papes était jadis les indulgences, ce siècle pervers, qui en aurait tant besoin, s'est dégoûté de leur usage... le trésor impérial est rempli de titres, de petits cordons, de clefs dorées ; c'est avec cet appât qu'on détrouse les nobles Viennois et ils sont enchantés d'être détroussés, car ils aiment encore mieux qu'on les appelle excellences que d'avoir de l'argent dans leurs poches. Dès qu'un noble a seize quartiers on le fait chambellan, il paie pour cette grâce, mais aussi il a l'agrément infini de porter une clef de cuivre dorée, suspendue au-dessus de la poche de son habit. En avançant en âge il augmente ses dignités et débourse d'autant : enfin il a l'honneur d'être conseiller. Cet emploi n'exige pas une forte tête, car en toute occasion

on le dispense de conseil et la précaution n'est pas superflue, vu les gens à qui on accorde cet emploi. C'est de cette chancellerie que sortent les diplômes de prince, comte, baron, et vous imaginez bien que le tarif est plus cher à mesure que le titre est plus élevé. Un des moyens dont la cour se sert aussi avec succès pour appauvrir les riches et qu'elle emploie particulièrement en Hongrie, est de conférer de grandes charges sans appointement, aux seigneurs les plus distingués et il est rare qu'ils n'en soient pas charmés. Ainsi tout le monde de concert concourt à satisfaire les désirs du maître, qui sur toute chose n'oublie pas ses intérêts. »

\* \* \*

Dans sa seconde lettre le comte d'Antraigues passe en une revue rapide les monuments et les collections de Vienne et malgré tous les bouleversements qu'a subis la ville, on peut encore contrôler une partie de ses jugements.

Les monuments de Vienne n'ont pas l'heur de lui plaire : « Quant aux bâtiments et aux beautés d'architecture, écrit-il, l'article sera court, ils n'en ont pas un seul, je ne dis pas régulièrement beau, mais même supportable ; en ce genre ils ont suivi leurs goûts, faut-il s'étonner qu'ils n'aient rien fait que de détestable. Le peuple est au x<sup>e</sup> siècle



pour tous les arts et au néant pour le goût et le génie. »

Après cette profession de foi générale, d'Antraigues s'attaque à la décoration des places : il regrette de n'y point voir des colonnes, des obélisques, des fontaines, des statues de rois, « car encore vaut-il mieux voir un roi en bronze que de ne rien voir du tout, d'autant que ceux-là ne font plus de mal ». La colonne de la Trinité, élevée après la peste de 1679 par Fischer d'Erlach sur le Graben, c'est-à-dire sur la place la plus considérable de Vienne, excite sa verve : « ils ont imaginé de mettre le paradis en action, oui le paradis [cette colonne] n'est pas autre chose : ce sont des milliers d'anges sur le dos les uns des autres. » Ici la critique paraît assez juste et il est de fait que ce monument dans le style jésuite produit encore aujourd'hui l'effet le plus singulier.

Je souscrirai de même à ses invectives contre « les énormes colonnes [des] temples [qui] ont l'air de soutenir le monde [et où] on ne voit ni proportion ni propriété », si ce reproche s'adresse, comme je le pense, à l'église Saint-Charles, construite au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et dont la façade est flanquée de deux colonnes colossales dont on cherche en vain la convenance ou l'utilité.

Après avoir décrit le Belvédère « édifice du plus mauvais genre, immense, mais chargé d'ornements, qui l'écrasent » et où « tout est lourd,

gauche », d'Antraigues ne se montre pas plus indulgent pour Schönbrunn « mal situé et mal bâti » et dont « les jardins sont à la vieille mode. » On pourrait le taxer ici de sévérité. Si le château de Schönbrunn, alors dans toute sa nouveauté — il venait d'être achevé en 1775 — manque de caractère et de grandeur, le jardin au contraire y forme une magnifique perspective et il est peu de points de vue, qui puissent rivaliser avec celui que l'on découvre de la terrasse de la Gloriette.

Il est pourtant à Vienne des objets précieux et d'Antraigues est obligé de convenir qu'il y « existe des collections vraiment belles et dignes d'être admirées ».

Il visite d'abord la collection impériale, aujourd'hui au musée de la place Marie-Thérèse, alors au Belvédère. « Elle est très riche, dit-il ; un habile homme (sans aucun doute Chrestien de Meschel) a eu soin de l'arranger et il y a assez bien réussi. Cependant, ajoute-t-il sans aucune espèce de raison, on aperçoit une multitude de copies, qu'ils vous donnent bonnement pour des originaux. »

On voudrait qu'il prit la peine de décrire les principales œuvres qu'il a pu contempler, mais il trompe notre curiosité et s'arrête seulement devant l'une d'entre elles. « Parmi la multitude de beautés que j'admirais il est un tableau divin que je ne pus me lasser de voir. Il est de Téniers

et vous croiriez tout de suite que c'est une fête flamande, pas du tout, c'est le *sacrifice d'Abraham*. L'ordonnance du tableau est de la plus majestueuse simplicité. Un bûcher est élevé, aux pieds est Isaac à genoux, Abraham, derrière son fils, invoque le ciel et l'implore. La physionomie d'Isaac a un ton d'innocence, de douceur enchantée, celle du père est, j'ose le dire, miraculeuse. On voit à la fois dans sa physionomie l'amour, la joie, l'espérance, et je crois que celui qui regardera cette tête sans être ému, ne le sera de sa vie.» Nous sommes aujourd'hui moins enthousiastes que ne l'est ici d'Antraigues. Le *sacrifice d'Abraham*, que Téniers peignit en 1653 et qui figure au musée de Vienne sous le numéro 1255, est certes curieux pour s'éloigner des sujets que le maître a traités d'ordinaire, intéressant et d'une belle facture, mais non pas, tant s'en faut, un chef-d'œuvre.

Dans la collection du prince François de Lichtenstein, notre voyageur fut frappé tout d'abord des beaux Van Dyck qu'elle lui offrait et, bien qu'il n'en nomme aucun, il est à présumer que le portrait prétendu de Wallenstein et surtout celui de Marie-Louise de Taxis sollicitèrent son admiration. Après avoir parcouru tous les salons, il finit par la galerie de Décius, « peinte en grands tableaux par Rubens ». Ces six compositions colossales, exécutées par Rubens ou sous sa direction avant

1618 pour servir de cartons à des tapisseries, arrachent d'Antraigues à sa réserve et lui inspirent des pages, où l'influence de Diderot se marque profondément. « Oh ma princesse, que de beautés ! Quels chefs-d'œuvre ! on ne peut sortir de cette galerie. Qu'il est grand, qu'il est beau, de laisser de tels monuments et de revivre dans d'aussi rares chefs-d'œuvre ; non, rien n'est plus digne de vos regards que cette galerie. Vous savez l'histoire de ce généreux Romain, qui se dévoua pour son pays. Voici le sujet des tableaux. Dans le premier on voit un sacrifice, fait aux Dieux pour les consulter ; le grand prêtre, après avoir examiné le foie de la victime, annonce à Décimus que les Dieux veulent qu'un des consuls se dévoue pour obtenir la victoire et que suivant les apparences c'est lui qui sera choisi par les Dieux. La tête du grand prêtre est noble et majestueuse, mais que peut-on voir de plus beau que celle de Décimus, qui, joignant les mains sur la poitrine et parlant au grand prêtre avec un air de contentement, de transport, de noblesse, semble lui dire : « Oh grands Dieux, serait-il possible que Décimus fût assez heureux pour mourir pour sa patrie ! » Derrière Décimus sont deux tribuns, saisis d'admiration pour son héroïque grandeur.

Le tableau suivant représente Décimus, prêt à monter à cheval et envoyant ses licteurs annoncer à son collègue la volonté des Dieux. Deux ont

déjà le dos tourné, un seul, avant de partir, fixe Décius : il le regarde avec cette généreuse pitié, ce profond respect, qu'inspire la vertu aux cœurs sensibles. La plus douce expression de douleur est sur son visage. Pour Décius, prêt à monter à cheval, on voit en lui l'ardeur et la fierté du courage. Dans le suivant Décius, convaincu enfin que les Dieux l'ont choisi et reconnaissant leur volonté au signe annoncé par le grand prêtre, paraît devant le pontife, revêtu de la toge sénatoriale, qui lui enveloppe la tête, il la joint avec ses mains sous son menton. Le grand prêtre, étendant les siennes, prononce la prière du dévouement. Ah, quel sublime tableau ! Décius paraît pénétré du plus profond respect pour les Dieux et transporté du bonheur de mourir pour Rome. Le grand prêtre, frappé de respect, semble lui dire : « Allez, mon fils, votre glorieuse vie mérite une telle mort. » Tous les assistants sont saisis d'admiration, mais tous ont un genre d'admiration particulier. Enfin on voit un grand combat, où Décius est tué. Ce tableau, très admiré pour l'ordonnance du dessin, est bien fait sans doute, mais m'a plu moins que les autres, parce qu'il n'a pas le charme et le même sentiment que les autres. Le dernier enfin offre Décius mort, porté sur un trophée, entouré de Romains et suivi de prisonniers. Celui-là est encore sublime par les divers genres de douleurs qu'on y remarque et qui

sont exprimés avec chaleur et enthousiasme. »

Je n'ai rien voulu retrancher de cette description, d'abord, parce qu'elle est vive, puis, parce qu'elle montre la façon dont un Français du XVIII<sup>e</sup> siècle pouvait comprendre Rubens. Le grand Flamand eût sans doute été étonné des remarques élogieuses sur le caractère de ses personnages, caractère dont il se souciait bien peu, et il eût été surpris du silence, dont on couvrait sa couleur, sa verve et sa grandiloquence. Pour le comte d'Antraigues, comme pour bien d'autres, la chose la moins intéressante dans un tableau c'était la peinture.

Notre voyageur consacra les derniers loisirs de son séjour à la visite de la Bibliothèque, du cabinet des médailles, où il admira *l'Apothéose d'Auguste*, et du collège Thérésien.

Il prétendait s'être profondément ennuyé à Vienne ; je crois qu'il exagérait, et j'aime surtout à penser que la relation qu'il fit de ses impressions et dont je viens de vous communiquer quelques extraits, ne vous a point importunés.

Léon ROSENTHAL.

---